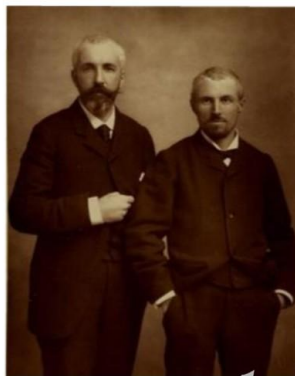




La dynastie



Jean-Pierre
TOUSSAINT



Caillebotte



Sommaire

SOMMAIRE	2
AVANT PROPOS.....	3
DOMFRONT	4
MARTIAL CAILLEBOTTE, LE PERE DE GUSTAVE	7
LA PROPRIETE YERROISE.....	10
ALFRED CAILLEBOTTE, PRETRE	13
GUSTAVE CAILLEBOTTE	16
LE LYCEE MICHELET	21
GUSTAVE C. PEINTRE.....	23
GUSTAVE C. MECENE.....	38
GUSTAVE C. COLLECTIONNEUR DE TABLEAUX	40
LES FRERES PHILATELISTES.....	41
GUSTAVE C. REGATIER	44
GUSTAVE C. JARDINIER FLEURISTE	49
GUSTAVE C. CONSEILLER MUNICIPAL	51
LE LEGS	52
MARTIAL, LE FRERE	54
JEAN ET GENEVIEVE, NEVEU ET NIECE	57
REMERCIEMENTS	59

AVANT PROPOS

La ville d'Yerres va offrir, en 2014, à tous les amateurs d'art, une exposition des tableaux du peintre impressionniste Gustave Caillebotte à l'occasion du 120ème anniversaire de sa disparition. Pour la première fois, ces tableaux vont revenir sur les lieux où ils ont été créés. Cela par la volonté de Nicolas Dupont-Aignan, député-maire d'Yerres et Président de la Communauté d'Agglomération du Val d'Yerres.

J'ai voulu, suite à mes recherches entreprises depuis plusieurs années, faire connaître au plus grand nombre, la personnalité de ce peintre qui fut longtemps ignoré et que l'on redécouvre depuis ces dernières années suite aux diverses expositions qui ont été proposées partout dans le monde.

Je me suis intéressé, non seulement à Gustave Caillebotte, mais à l'ensemble de la famille, depuis son grand-père, Antoine Pierre Marie, jusqu'à la génération après lui, son neveu Jean et à sa nièce Geneviève.

J'ai relevé un grand nombre de faits, peu ou pas connus du public, que j'ai décidé de compiler ici pour vous.

Domfront

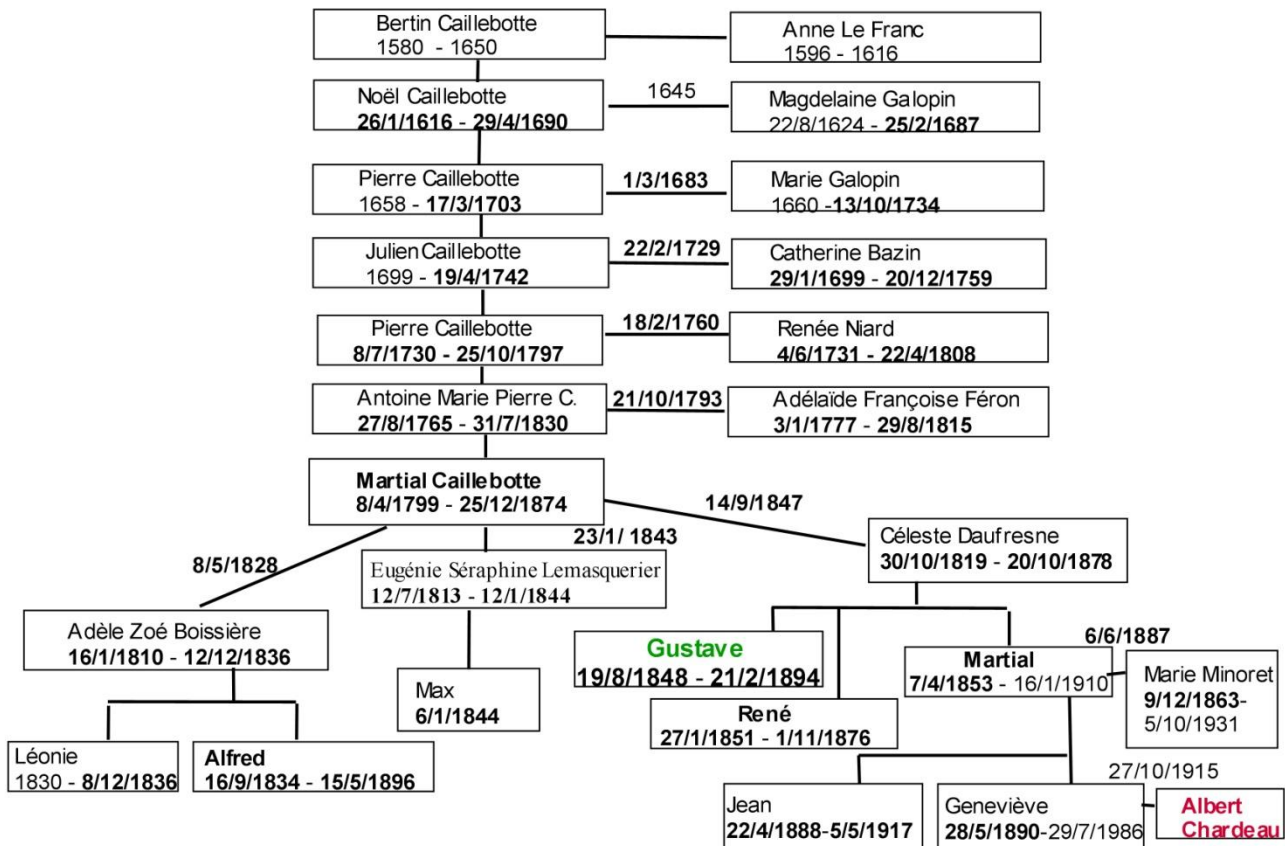
Les origines de la famille Caillebotte sont à Ger dans le département de la Manche. Après quelques générations, les Caillebotte se déplacent de quelques kilomètres et s'installent à Domfront commune de l'Orne. A noter que les départements n'existaient pas à l'époque.

En consultant les archives départementales, j'ai pu ainsi découvrir que la famille avait un lointain ancêtre Bertin C. né avant 1600. Ces archives d'état civil m'ont fourni les actes de naissance, de mariage et de décès de presque toute la famille.

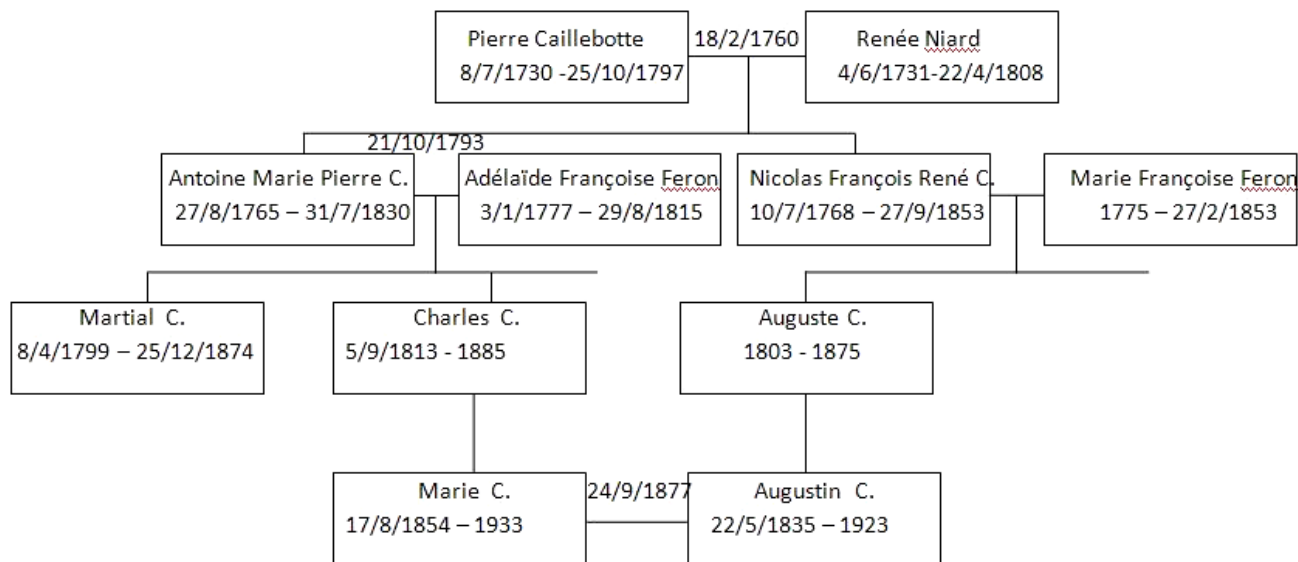
Le grand-père de Gustave, Antoine Marie Pierre et le grand oncle Nicolas François René sont deux personnages qui ont marqué leur époque à Domfront. Ils avaient chacun une solide entreprise dans le commerce du drap ce qui faisait d'eux des bourgeois aisés. Mais ils s'intéressèrent aux idées et mouvements de leur temps.

Antoine, dit Caillebotte l'Ainé, est, au moment de la Révolution, membre du Comité des subsistances. Nicolas, dit Caillebotte le Jeune, suit le mouvement révolutionnaire. Très cultivé, il écrit une histoire de Domfront : « La chouannerie dans l'arrondissement de Domfront ». Il fut élu au conseil municipal le 9 décembre 1792.

Les deux frères vont épouser deux sœurs Feron, Antoine se marie avec Adélaïde et Nicolas avec Marie Françoise. La famille Feron résidait aussi à Domfront et comportait en son sein, plusieurs marchands de draps et autres pièces de textile.



Il est à noter que deux générations plus tard, Marie, petite-fille d'Antoine épousera son cousin Augustin, petit-fils de Nicolas.



Martial Caillebotte, le père de Gustave

Originaire de Domfront, Martial Caillebotte va gagner Paris pour faire fructifier son entreprise : livraison de draps et de couvertures à l'armée. Napoléon III mène des actions en plusieurs parties du monde : Crimée, Mexique et l'entreprise « le lit militaire » fournit la troupe et s'enrichit.

Martial C. se marie peu après son arrivée à Paris avec Adèle Zoé Boissière, le 8 mai 1828. Ils auront une fille Léonie (1830) qui ne vivra que six ans et puis un fils Alfred le 16 septembre 1834 qui deviendra prêtre. Son épouse décède peu de temps après la disparition de sa fille (12 décembre 1836).

Martial se remarie le 23 janvier 1843 avec Eugénie Lemasquerier, veuve de François Emery Leport de la Thuillerie, capitaine d'artillerie de marine, et lui donnera un fils Max le 6 janvier 1844 qui ne va vivre qu'un jour et entraîner la mort de sa mère le 12 janvier.

Martial va alors prendre une troisième épouse, Céleste Daufresne , parente avec la précédente. En effet sa mère est la sœur d'Eugénie. Il a donc épousé, la nièce de sa seconde femme. Pour le mariage religieux, il leur a fallu obtenir une dispense de l'empêchement d'affinité du premier au deuxième degré par le Saint Siège en date du 22 septembre 1847. Ils auront trois garçons : Gustave en 1848, René en 1851 et enfin Martial, prénommé comme son père, en 1853.

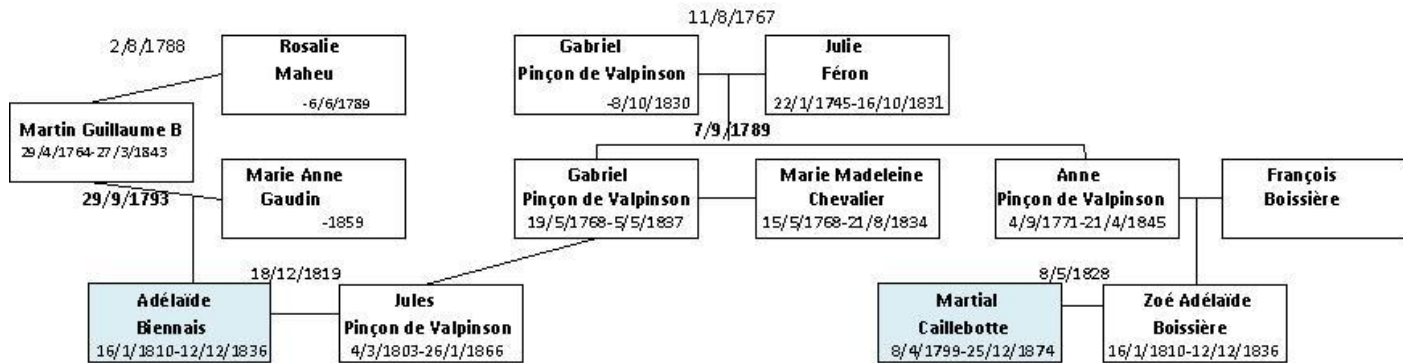
Martial C. fait l'acquisition le 17 avril 1852 de la ferme de Champfleury, à Puisieux (près de Meaux) comprenant maison d'habitation, bâtiments d'exploitation agricole et 15 hectares de bois, de prés et terres labourables.

Martial, père, devient juge au tribunal de commerce de Paris, d'abord suppléant en 1855, puis titulaire. Toujours assidu, toujours appliqué, il n'a cessé de prodiguer de bons conseils et ses actions ont eu pour récompense au moment de la fin de sa charge en 1862, sur proposition du ministre du commerce, la remise de la légion d'honneur. Déjà en 1837, la Cour Royale le désigna comme juré pour les assises de la Seine.

Paris en pleine restructuration par le Baron Haussmann dispose de terrains à bâtir. Martial C. achète une parcelle à l'angle de la rue de Miromesnil et de la rue de Lisbonne pour y faire construire un immeuble de 3 étages que la famille habitera ensuite.

Comme tout riche parisien, il est indispensable de posséder un pied à terre à la campagne afin de faire profiter à sa famille du grand air et des distractions : la chasse pour René, les bains et le canotage en rivière pour tous les garçons.

Le 12 mai 1860, il achète une propriété à Yerres aux héritiers de Madame veuve Biennais. Martin Guillaume Biennais était l'orfèvre de Napoléon 1^{er}. C'est à lui que l'on doit la couronne de laurier que porte l'empereur lors de son sacre. Voir le tableau de David immortalisant l'évènement. Bien que le déroulement de la vente se fasse dans les règles de l'art (à l'extinction de la 3^{ème} bougie), c'est une vente qui se déroule entre cousins. Une des filles de Mme Biennais a épousé un Pinson de Valpinçon et la première épouse de Martial C. a pour mère une Pinson de Valpinçon. (Voir tableau généalogique ci-dessous).



Martial Caillebotte bien que résidant à Paris, n’oublie pas sa ville d’origine, Domfront. Lors d’une souscription pour le donjon du château, il verse 10000 F. en 1863. Le conseil municipal adresse ses remerciements au généreux citoyen le 10 mai 1863.

Martial C. décède à Paris le jour de Noël 1874. Ses obsèques ont lieu à Saint-Augustin. Dans le Figaro du 31 décembre 1874, on pouvait lire : « Hier ont eu lieu les obsèques d’un homme qui mérite de ne pas partir sans quelques mots d’adieux. M. Caillebotte, ancien juge au tribunal de commerce et chevalier de la Légion d’honneur, possédait une très grande fortune dont il faisait le plus bel usage. Tous les établissements de charité de son quartier le savaient bien. Il a été conduit à sa tombe par une foule immense d’amis, parmi lesquels il y avait les obligés ». Il a été inhumé dans le caveau familial au Père-Lachaise.

La propriété Yerroise

Ce domaine de 11 hectares situé en plein cœur de la ville de Yerres, bordé par la rivière du même nom, aujourd'hui appartient à la commune et est ouvert au public tous les jours pour le plaisir des visiteurs.

La propriété dans sa structure actuelle date de 1824 quand le propriétaire de l'époque, Frédéric Borrel, transforma la propriété et lui donna son allure d'aujourd'hui, où la nature reprend tous ses droits. C'est la période où en France, les riches propriétaires ajoutent des « fabriques », ces constructions visant à porter le flâneur vers des lieux soit d'une autre époque, soit d'un autre pays.

L'habitation principale appelée « le Casin » par son architecture rappelant les palais italiens de Palladio, est bâtie sur un sous-sol vouté. Le rez-de-chaussée est composé de 3 pièces : la salle à manger, qui aujourd'hui présente sur ses murs une collection de photos prises au début du XXème siècle par Mme Dubois, propriétaire qui acheta la propriété aux Caillebotte en 1879 ; le salon aux murs ornés de quelques reproductions de tableaux du peintre Gustave C. ; la salle de billard donnant sur le jardin où fut peint le tableau inachevé « le billard ». Le premier étage et le second composent un ensemble de 17 pièces. La chambre principale donnant sur le Parc était meublée, autrefois, dans le style empire. Les meubles furent vendus aux enchères avant l'acquisition de la propriété par la commune, et partirent pour l'Amérique.

En quittant le Casin, l'allée nous conduit vers le kiosque et la glacière, en passant devant le banc couvert de création postérieure aux Caillebotte.

Le Kiosque est une fabrique d'allure orientale, orné de lotus stylisés et de griffons. Un clin d'œil au mont Griffon, point culminant de Yerres, situé sur le versant opposé, au nord, vers lequel s'ouvre son unique porte. Cette fabrique en surmonte une autre : la glacière.

La Glacière est une construction d'utilité pour Frédéric Borrel, qui tient le célèbre restaurant « le Rocher de Cancale » rue Montorgueil à Paris. Cette fabrique est une des rares glacières bien conservée que l'on peut visiter en France. Les parois en maçonnerie permettaient à la glace entreposée de conserver longtemps sa qualité. On remarquera au fond un regard servant à recueillir l'eau de fonte avant qu'elle soit évacuée par une conduite vers la rivière. Une mare à glace, aujourd'hui disparue, servait à fournir l'approvisionnement en matière.

En continuant l'allée, le visiteur aperçoit la seule fabrique qui n'a pas encore été restaurée : la chapelle, elle le sera prochainement.

La Chapelle est une construction voulue par Martial C. pour que son fils Alfred, curé à Paris, vienne le dimanche célébrer l'office pour la famille, les amis et le personnel, toujours nombreux à la belle saison. La chapelle Notre-Dame-du-Lierre est bénite le 4 août 1864.

En face, en se tournant vers le nord, on aperçoit l'Orangerie qui servait à abriter l'hiver la vingtaine d'orangers en caisson qui ornaient la propriété. Gustave s'est servi d'eux dans quelques uns de ses tableaux.

L'Orangerie est de style néo-classique, repose depuis sa restauration sur une multitude de micro pieux. On remarquera ses fenêtres légèrement inclinées pour laisser entrer un maximum de soleil. Depuis la restauration en 1998, l'orangerie accueille des expositions temporaires d'artistes locaux.

Près de l'entrée de la propriété, un chalet suisse, utilisé par la famille Caillebotte comme laiterie, est depuis 2008, le célèbre restaurant gastronomique tenu par Philippe Detourbe.

Derrière, là où autrefois étaient les bâtiments abritant les remises, la grange, les étables, « la ferme ornée » un espace muséal d'art et d'exposition qui permettra d'accueillir en 2014 l'exposition consacrée à la commémoration des 120 ans de la mort de Gustave C. « les tableaux retournent sur les lieux de leur production. »

En face, une volière édifiée par Martial C. abrite actuellement une basse-cour originale.

Enfin à proximité l'Exèdre. Un lieu de plein air où les grecs anciens aimaient se réunir pour discuter de philosophie. Les colonnes sont surmontées de vases de Sosibios et de bustes de dieux grecs.

On n'oubliera pas de visiter au fond du Parc, le Potager, entouré de murs, tenu par une association de bénévoles : « l'Association Potager Caillebotte » qui maintient un potager de légumes anciens dans un but culturel. Un grand prix national des jardins pédagogiques récompensa en 2009 les efforts des jardiniers. Le Potager accueille les scolaires avec leur institutrice de mars à juin et le public tous les dimanches après-midi de la mi-mai à la mi-octobre.

La propriété est inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques par l'arrêté du 5 mai 1993 et a été labellisée « Maison des Illustres » en 2012 par le Ministère de la Culture.

Alfred Caillebotte, prêtre

Il est né en 1834 dans le premier arrondissement, baptisé à Saint-Eustache. A deux ans, il perd sa mère. Son père se remarie en 1843, il a alors 9 ans. Sa belle mère disparaît l'année suivante. Ce n'est qu'à l'âge de 13 ans qu'il va enfin pouvoir vivre au sein d'une vraie famille. Après de brillantes études au pensionnat de Louis-le-Grand à Vanves, il se tourne vers la prêtrise en 1858.

Il a laissé les plus reconnaissants souvenirs partout où il est passé ; à Saint-Sulpice, où il fut ordonné prêtre; au petit séminaire de Saint-Nicolas, vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Belleville, second vicaire à Saint-Antoine, premier vicaire à Saint-Germain de Charonne, aumônier des forts pendant le siège de Paris. Il sera parmi les prêtres décorés pendant la guerre de 1870-1871 pour leur belle conduite devant l'ennemi (le Figaro du 28 octobre 1880). Il a exercé, pendant douze années, de 1873 à 1885, le ministère à Saint-Georges, paroisse qu'il avait fondée sur l'ordre de Mgr Garbert, archevêque de Paris, et dont il fut d'abord simple administrateur, puis, en 1875, curé. Très peu de temps après cette nomination il héritait de cinquante mille livres de rentes. Les revenus de son église, joints à ce patrimoine privé, le faisaient, de beaucoup, le curé le plus riche de la capitale, ce qui lui permit d'en être aussi le plus généreux. Il fallut tout créer : église, chapelle des catéchismes, sacristie avec son mobilier complet, école des frères, école des sœurs, orphelinat, école maternelle...

Par jugement du 6 février 1877, Alfred C. devient tuteur natif de trois orphelines : Anna (14 ans), Anne-Maria (11 ans) et Marguerite (8 ans), filles de Michel Schmitt décédé à Paris 10^e Arr. le 25 mars 1871 et de Catherine Rougé décédée le 10 mars 1871.

Il a été appelé à Notre-Dame-de-Lorette, une des premières cures de Paris, en 1885 où il y avait aussi beaucoup à faire. Le maître-autel a été restauré et déplacé, avancé au chœur du sanctuaire, un orgue a été installé. Le maître-autel est en marbre blanc orné de bronze doré, surmonté de quatre colonnes monolithiques en granit, couronné par un fronton richement décoré. La table de l'autel est également en marbre blanc d'un seul morceau. La consécration fut effectuée solennellement par le nonce apostolique S. Exe. Mgr. Rende, le jeudi 2 décembre 1886. La chapelle de la Sainte Vierge a reçu un nouvel autel, plus digne. Un autel a été érigé en l'honneur de Saint-Joseph. En dehors de l'église, il acheta des terrains pour construire des écoles. Quelles ressources il dut trouver pour tout cela. « Gardez-vous, disait son archidiacre, de demander au généreux pasteur le total de ses dépenses personnelles, il ne vous le dira pas, c'est un secret entre Dieu et lui » (extrait du livre du père Duplessy sur Notre-Dame-de-Lorette).

Le nombre des pauvres qu'il a secourus est incalculable, et il serait presque aussi difficile de compter les œuvres qu'il alimentait sur sa cassette. En 1891, il fut nommé chanoine honoraire du diocèse par S. Em. Le cardinal Richard.

Il pouvait recevoir les confessions en Italien à Notre-Dame-de-Lorette. Il était membre de la Société d'Histoire de France et son président, M. le Marquis de Nadaillac, lui rendit hommage après son décès, lors de l'assemblée générale du 2 juin 1896.

Il devait succomber dans son église, en rentrant chez lui le soir, victime d'un anévrisme. Ces obsèques furent célébrées à Notre-Dame-de-Lorette le lundi 18 mai 1896 à 10 heures. Il y avait tant de monde qu'il a fallu limiter l'entrée de l'église aux personnes porteurs d'un faire-part. Les registres déposés sous le porche se sont couverts

de signatures. Tous les curés des églises de Paris, un grand nombre de prêtres du diocèse et de supérieurs de communautés, Mgr. L'Escaille, doyen du Chapitre, M. Caron, vicaire général, Mgr. Jourdan de la Passardière, Mgr. Potrou,... Un grand nombre d'habitants de la paroisse avaient tenu à apporter à la famille l'expression de leurs regrets. La nef de l'église était tendue de noir, la chaire était ornée d'un crêpe. Au cours de la cérémonie funèbre, la maîtrise de la paroisse a exécuté des fragments de la « messe des morts » de Gounod. Le deuil était conduit par le frère et les neveux du défunt. Aucune fleur ni couronne ne couvrait le cercueil, le vénérable prêtre ayant exprimé que l'argent qu'elles auraient coûté fut donné aux pauvres. Il fut inhumé dans le caveau familial au Père-Lachaise.

Gustave Caillebotte

Il est né à Paris le 19 août 1848. Son livret militaire précise sa taille 1,67 m, ses cheveux et ses sourcils sont châains.

Comme son frère Alfred, il fera ses études au pensionnat de Louis-le-grand à Vanves. Il réussira brillamment au concours général. Sur la pression de son père, il fera des études de droit. Il est Bachelier en droit le 1er août 1868. Le 6 juillet 1870, Gustave obtient sa licence en droit.

Le service militaire à cette époque était effectué par tirage au sort. Il était possible moyennant finance de s'offrir un remplaçant. Martial, père, avait prévu cela et c'est sans difficulté que Gustave, qui avait tiré un mauvais numéro, pourra poursuivre ses études de droit.

Survient alors la guerre de 1870 avec la Prusse. Le 26 juillet, il est mobilisé dans la garde nationale mobile de la Seine. Il sera démobilisé le 7 mars 1871. Après la fin de la guerre, Gustave va pouvoir enfin se tourner vers la peinture. Il rentre à l'atelier d'un peintre classique très en vogue, Léon Bonnat pour préparer le concours d'entrée à l'école des Beaux arts. Ce qu'il réussit en 1873.

Il ne se mariera pas mais vivra la fin de sa vie avec une femme plus jeune de dix ans qui se fait appeler Charlotte Berthier. On sait qu'elle est d'origine modeste mais on ne connaîtra sa véritable identité qu'au moment où le notaire, dépositaire du testament de Gustave, la convoquera pour lui signifier que l'artiste lui attribue 12000 francs de rente annuelle payable mensuellement ou si possible à la quinzaine, et une petite maison au Petit-Gennevilliers. Elle déclare s'appeler Anne-Marie Hagen et être née à Paris en 1858 dans le 10^{ème} arrondissement.

Elle fournit comme pièce justificative un acte de naissance reconstitué. Elle conservera la propriété plusieurs années, la vente est effectuée le 14 février 1903. Elle part résider à Monaco. (Annie Rosenkrantz, direction des archives départementales, Conseil Général de Seine et Marne). Cette même identité apparaît dans la déclaration de mutation par décès de Martial C., rédigée par Ernest Vincent Goulas, principal de notaire résidant à Meaux.

Charlotte Berthier a eu son portrait par Renoir. Une lettre de Gustave à Monet l'authentifie. « ...si vous voyez la digue en ce moment vous seriez ravi. Renoir est ici depuis 3 semaines ou un mois il fait le portrait de Charlotte qui sera très joli. Justement au moment où j'ai reçu votre lettre nous parlions de vous et nous disions : Monet doit en abattre joliment en ce moment. Il paraît que c'est le contraire ... »

Un matin de février 1894, Gustave est dans son jardin, sécateur à la main, à s'occuper de ses rosiers quand le froid le saisit et il se mit à grelotter. Vite, il rentra chez lui se mettre au chaud, et sans plus se soucier de cette alerte se mit à peindre. Cependant, peu après, il fut pris de frissons, la fièvre commença à monter ; une congestion pulmonaire se déclara et l'abattit rapidement.

On perçoit la personnalité de Gustave C. au travers des chroniques trouvées dans la presse. En parlant des peintres impressionnistes, on lit :

« Le cordial et fin Caillebotte les obligea littéralement. Il aimait leur talent, il se sentait vibrer avec eux aux mêmes aspirations artistiques, et il considérait comme la chose la plus simple du monde à les aider à se tirer d'affaire, ou mieux encore, de leur permettre d'accomplir leur œuvre et de montrer leur valeur au public malgré ce public lui-même, malgré tous les obstacles. Or tout cela il le fit simplement, sans ostentation, sans jouer au mécène, mais avec toute la simplicité d'un bon camarade, qu'un remerciement même générait. Peut-être est ce

pour ne pas le gêner de cette façon que certains de ses anciens amis et obligés n'allèrent pas à ses obsèques. »
(Extrait des Chroniques d'Arsène Alexandre - 1896).

Gustave Caillebotte vivait dans un monde d'hommes, peintres ou régatiers. Bien que les Impressionnistes aient compté des femmes dans leurs rangs (Mary Cassatt et Berthe Morisot notamment), il n'a jamais acheté un de leurs tableaux (voir la composition du legs). Pourtant leur peinture lui plaisait. Il écrit à Monet à propos de la quatrième exposition : *« La peinture de Miss Cassatt fait très bien. Elle aura beaucoup de succès »*. Quand il réunissait ses amis au café Riche, aucune femme n'était invitée. Il a partagé un appartement avec son frère jusqu'au mariage de celui-ci.

Les obsèques de Gustave Caillebotte ont fait l'objet de nombreux articles. En voici un tiré du journal Gil Blas du 28 février 1894 :

« Les obsèques de M. Gustave Caillebotte, le peintre impressionniste bien connu, décédé à l'âge de quarante six ans, ont eu lieu aujourd'hui à midi, en l'église Notre-Dame-de-Lorette.

La messe a été dite par M. l'abbé Lecêtre, premier vicaire, et l'absoute donnée par Mgr L'Escaille, doyen du chapitre de Notre-Dame-de-Paris. Pendant la durée du service funèbre, la maîtrise de l'église, sous la direction de M. Bartron, s'est fait entendre. Le char, de deuxième classe, était couvert de couronnes, parmi lesquelles nous citerons celles envoyées par « l'union des yachts français », « les marins du Petit-Gennevilliers », les Habitants de Gennevilliers, « le Cercle de Voile », etc. etc.

Le deuil était conduit par les deux frères du défunt : MM. l'abbé Caillebotte, curé de Notre-Dame-de-Lorette, et Martial Caillebotte, compositeur de musique.

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise. »

Après sa disparition, ses amis peintres avec le concours du galeriste Durand-Ruel, organisèrent une exposition d'une centaine de ses œuvres. Les avis dans la presse divergent sur l'impression donnée par cette manifestation. Voici ce que dit Gaston Lesault dans le Journal des Artistes du 10 juin 1894 :

« ...Le service immense qu'il rendit à l'art, en dotant notre pays des d'œuvres d'artistes d'aujourd'hui malgré des clabauderies, des coteries et des envieux, ne doit pas faire oublier qu'il fut lui-même un peintre vigoureux, un amoureux des clartés et des joies du plein-air... Cette manifestation n'était pas inutile après les dénigrement systématiques de ces temps derniers.

Caillebotte s'était voulu le plus humble du groupe d'amis qu'il chérissait et qu'il a glorifié par le don qu'il a fait : le public pourra se rendre compte qu'elle était la valeur et la sincérité de ce vrai peintre. »

et François Thiébault-Sissons dans Le Temps du 7 juin 1894 : *« ...Où l'artiste est insupportable souvent, c'est dans les scènes de canotage qu'il a peintes avec moins de sincérité, croyons-nous, que d'ironie. A côté de morceaux étudiés, vraiment fermes, à côtés d'effets harmonieux, tant ils sont justes, on voit de déroutantes pochades où l'artiste semble avoir eu pour objet, comme certaines perspectives, non de retracer, telle qu'il la voyait, la nature, mais de se moquer à la fois d'elle et de lui ... »*

Les loisirs variés de G.C. n'auraient pas été possible s'il ne s'était trouvé à une époque charnière : sans la peinture en tubes d'étain inventés en 1841 il n'y aurait pas eu d'impressionnistes; sans l'acier qui devint répandu qu'à la fin des années 1870, il n'y aurait pas eu de lest extérieur pour les voiliers; Gustave naquit l'année de mise en circulation du premier timbre français; les orchidées qu'aimait tant G.C. ne sont arrivées en Europe qu'à partir de l'amélioration des moyens de transport intercontinentaux. Mais toute question d'opportunité mise à part, G.C. reste un peintre reconnu aujourd'hui, un architecte naval recherché, un grand philatéliste et un jardinier fleuriste éclairé. Il a assuré un rôle de pionnier dans ces disciplines. Les moyens financiers dont il disposait lui ont permis

de s'y consacrer. Sa personnalité fit que souvent il œuvra dans l'ombre, ne recherchant pas les honneurs, mais voulant toujours être le meilleur.

Le lycée Michelet

Gustave sera élève au pensionnat de Louis-le-Grand installé à Vanves.

En 1853 le petit collège de Louis-le-Grand est installé à Vanves. Le gouvernement impérial encourage cette conception nouvelle de l'instruction à la campagne. L'expérience est un succès, il faut s'agrandir. L'architecte Duc ajoute deux ailes au château et construit un établissement moderne avec de vastes dortoirs, salles de bains, gymnase, infirmerie, chapelle et terrains de sport avec agrès, de quoi accueillir 400 élèves (1859). Ce lycée jardin devient autonome en 1864.

L'architecte Normand ajoute, entre 1883 et 1888, un ensemble de bâtiments au sud-est sur 150 mètres, édifie un manège, une nouvelle infirmerie, et construit la première piscine scolaire de France (qui possède de plus une chaufferie).

Cependant, la politique scolaire de la 3^{ème} République reflète les idées du temps : la conception de l'internat à la campagne fait place à celle de l'externat à proximité des familles, c'est l'époque de la construction des grands lycées parisiens. Les effectifs diminuent. Les souvenirs d'anciens élèves parlent d'une discipline stricte et d'une ambiance glaciale, mais aussi d'un certain esprit de tolérance ! Avant même 1914, une grande évolution s'est faite ; l'hygiène a gagné du terrain : "un bain chaud et un bain-douche obligatoires par semaine", visites médicales régulières, eau purifiée, brossage des dents, nourriture variée.

Les garçons Caillebotte, Alfred, Gustave, René et Martial, feront de brillantes études. Inscrits au concours général, ils seront classés parmi les meilleurs, bien qu'ils ne reçoivent pas de prix. Les journaux publient les

résultats et on peut lire dans le Journal des Débats du 13 aout 1852 qu'Alfred obtient le 8ème accessit en Histoire ; dans le journal des Débats politiques et littéraires du 11 aout 1858, Gustave est distingué parmi les meilleurs élèves des classes élémentaires. Leur cousin, Maurice Edouard, reçoit en 1867, le 2^{ème} prix en Mathématiques.

Gustave C. peintre

Gustave profite de sa venue dans la propriété yerroise pour réaliser plus de 80 tableaux. Il représentera le parc, sa famille, les jeux sur la rivière, le potager.

J'ai choisi pour vous quelques uns de ces tableaux :

« **L'Yerres, effet de pluie** » (un des rares tableaux daté de cette période)

Le motif est pris dans le parc de Yerres. La diagonale de la rive contraste avec la verticalité des arbres de la rive opposée. Entre les deux, des cercles dans l'eau. Est-ce un effet de pluie ? ou des insectes créant cet effet sur l'eau ? ou des bulles crevant à la surface ? G.C. vous laisse le choix de votre interprétation.

« **Yerres, la colonnade du Casin** »

On aperçoit des militaires sur ce tableau. Gustave s'est souvenu que la propriété a été occupée par la troupe pendant la guerre de 1870.

« **Les canotiers sur l'Yerres** »

Le cadrage de G.C. très personnel et que l'on retrouvera dans beaucoup d'autres de ses tableaux, subira la critique des spécialistes d'art et de la presse.

Le spectateur se trouve au 1^{er} rang de l'action, on peut sentir l'effort physique fourni par les rameurs. La pipe du rameur : réalité ou invention de G.C. ?

« Portraits à la campagne »

Ce tableau est peint devant le Casin et fait partie des 3 tableaux que Gustave donne à Zoé, sa cousine, en cadeau à son mariage (17 juin 1887 à Bayeux). M. Chaplain, son petit fils se souvient d'avoir joué chez sa grand-mère dans la salle à manger où les 3 tableaux étaient accrochés aux murs.

Ce tableau a été donné au musée de Bayeux par la fille de Zoé. Un tableau a été vendu mais M. Chaplain possède toujours le troisième tableau.

M. Chaplain a retrouvé une carte postale représentant le tableau « Portraits à la campagne ». Au dos, sa grand-mère avait pris soin d'écrire le nom des personnages représentés par G.C. : au 1^{er} plan, en robe claire, Marie la sœur de Zoé, sur le banc, sa mère, Mme Charles C., en face une amie normande, Mme Hue, veuve d'un médecin de Lisieux. A l'arrière plan, Mme Martial C. la mère de Gustave. Les femmes sont en deuil, elles ont perdu un fils.

Les expositions impressionnistes à Paris

On pouvait lire sous la plume de Roger Ballu dans la Chroniques des Arts du 14 avril 1877 : « *Pour tout esprit sage et éclairé, l'impressionniste est l'artiste qui cherche à rendre l'esprit premier et comme instantané sous lequel un objet se présente au regard. La forme n'est plus qu'une silhouette un peu vague, les couleurs sont des taches posées les unes à côté des autres et comme fondues dans la teinte générale ; l'œil semble n'avoir pas eu le temps d'analyser le spectacle qui est devant lui. Il n'embrasse que l'ensemble et c'est cet ensemble que l'on se propose de reproduire dans sa confusion complète* ».

C'est dire l'esprit dans lequel était la majorité du public lorsque les artistes se regroupant à ce mouvement donnèrent leur première exposition en marge du salon officiel.

La première exposition eut lieu au 35 Boulevard des Capucines (avril - mai 1874), dans un local ayant appartenu à Nadar. Gustave bien que prévu n'y participe pas.

Le 5 février 1876, Renoir écrit à G.C. pour lui demander d'exposer avec le groupe des peintres. Cela implique que Renoir connaissait le jeune artiste, sa peinture et son intérêt pour ce courant qui commence à naître : l'impressionnisme.

G.C. a essuyé un refus en 1875 par le jury d'admission au salon officiel. « **les raboteurs de parquet** » ne plait pas malgré tout le soin qu'il a apporté à la réalisation de cette œuvre.

La **seconde exposition** se tient chez Durand-Ruel, un des rares galeristes à soutenir le mouvement impressionniste, rue Le Peletier en avril 1876. Gustave présente :

- « Les Raboteurs » (les 2 versions)
- « Jeune homme jouant du piano »
- « Jeune homme à sa fenêtre »
- « Déjeuner »
- Jardin (2 tableaux)
- « Après déjeuner »

Voici les explications que donne Kirk Varnedoe (américain historien d'art spécialiste de G.C.) des « Raboteurs » après s'être documenté sur la façon de procéder pour raboter un parquet au XIXe siècle.

Avant le rabotage il faut mouiller abondamment le parquet pour éviter que le bois ne se fendille. Les lignes sombres et luisantes sont donc les parties mouillées, en creux, les lignes claires sont les zones surélevées, à la jonction des lattes que le rabot vient d'aser.

L'ouvrier de droite est chargé de raboter et avance depuis le fond de la pièce. Le marteau à côté de sa main lui sert à enfoncer les clous qui sortent.

L'ouvrier du centre travaille à reculons, réalise la seconde étape, égaliser le plancher.

L'ouvrier de gauche se déplace latéralement. Il saisit sa lime pour affuter son racloir.

En définitive, le plaisir de G.C. était d'illustrer avec le plus grand réalisme un manuel technique de rabotage en nous montrant la progression du travail : raboter, racler, affuter comme si les 3 personnages représentaient des instantanés de la même personne pris à 3 moments successifs. Cela expliquerait-il la présence d'un seul verre ? Il existe une version des raboteurs de plus petit format, en collection particulière.

Edmond Duranty, journaliste, romancier et critique d'art, publie en 1876, *La Nouvelle Peinture*, étude où il défend le réalisme et les impressionnistes. « *Dans la coloration, ils ont fait une véritable découverte, dont l'origine ne peut se retrouver, ni chez les Hollandais, ni dans les tons clairs de la fresque, ni dans les tonalités légères du dix-huitième siècle. Ils ne se sont pas seulement préoccupés de ce jeu fin et souple des colorations qui résulte de l'observation des valeurs les plus délicates dans les tons ou qui s'opposent ou qui se pénètrent l'un l'autre. La découverte de ceux d'ici consiste proprement à avoir reconnu que la grande lumière décolore les tons, que le soleil reflété par les objets tend, à force de clarté, à les ramener à cette unité lumineuse qui fond ses sept rayons prismatiques en un seul éclat incolore, qui est la lumière* ».

La **troisième exposition** se tient rue le Peletier en avril 1877. G.C. propose :

- « Rue de Paris, temps de pluie »
- « Le pont de l'Europe »
- « Portraits à la campagne »
- « Portrait de Mme C. »
- « Portrait »
- « Peintres en bâtiments »

« Rue de Paris, temps de pluie » fut la toile la plus remarquée de l'exposition pour sa perspective spectaculaire, pour le réalisme de l'ambiance pluvieuse, pour son format démesuré (2,12 x 2,76).- présente au Musée d'Orsay, exposition sur la mode-

G.C. organise la figuration comme une addition de figures disposées dans l'espace du tableau.

Le point de fuite principal se situe presque au centre du tableau, à l'emplacement marqué par les 2 femmes qui s'éloignent. De ce fait, rue et trottoir occupent 2 moitiés égales, matérialisées par le réverbère. La ligne d'horizon se trouve au niveau des yeux des personnages et proche du milieu de la hauteur du tableau, comme souvent avec G.C., le spectateur participe au tableau. Ici c'est un piéton parmi d'autres.

Une tige apparaît sur la droite du tableau sans que l'on puisse imaginer son utilité. G.C. a recadré son tableau mais on voit sur l'esquisse que c'est une manivelle pour déployer un rideau.

Le couple élégant avance vers nous, l'homme donnant le bras à la femme. Ils ne sont pas mariés ! La main gauche de l'homme ne porte pas d'alliance. Mais ils constituent un couple réuni sous le parapluie pour deux, le seul du tableau.

D'un même mouvement, ils regardent vers la gauche, distraits par un évènement qui nous échappe. Aussi ne remarquent-ils pas l'homme qui leur fait face sur le trottoir et s'arrête pour dévisager la femme juste avant la collision des parapluies.

Autre collision en perspective : celle de l'homme à gauche du réverbère. Il arrive sur lui tête baissée et son parapluie va heurter l'obstacle.

Si le tableau peut paraître de prime abord résolument aléatoire dans sa composition, à y regarder de plus près, nous finissons par découvrir des situations cocasses que G.C. a décrites pour nous.

Roger Ballu conclut son article sur l'exposition, dans la Chronique des Arts du 14 avril 1877, par ces mots : « *En somme l'exposition des Impressionnistes est-elle réussie ? Oui, si on appelle réussir faire parler de soi, mais qu'aura-t-elle prouvé ? Rien de bien nouveau. Quand on pense que les 241 toiles exposées sont l'ouvrage de 18 personnes, on est autorisé à croire que pareille tentative ne pourrait facilement être recommencée de sitôt. En une fois on a sorti le vieux stock des œuvres incomprises ; mais il semble que la fabrication ne puisse se maintenir aussi abondante. Il n'y a lieu au reste, pour le moment, ni de le regretter ni de s'en réjouir.* » Dans le catalogue de l'exposition de Francfort qui s'est tenue l'année dernière (2012) on apprend que le tableau « Le pont de l'Europe » fut endommagé lors d'un transport et qu'il fut confié au laboratoire du musée de Cologne pour expertise. Celui-ci découvre que le dessin en sous couche n'est pas identique à la représentation du tableau. La différence la plus marquante concerne le personnage féminin. Gustave C. s'est servi d'un de ses croquis pour représenter la femme et la placer à la hauteur de l'homme (le flâneur). Puis il a diminué la taille de son personnage, ce qui le fait apparaître en arrière de l'homme. C'est donc la preuve d'un *pentimenti* ou remord. Une

première pour l'artiste qui nous avait habitués lors de la création de grand format, à procéder d'abord à des esquisses et des études et à ne jamais revenir sur le sujet.

La **quatrième exposition** a lieu du 10 avril au 11 mai 1879, au 28 av de l'Opéra. Gustave C. présente :

- « Canotiers »
- « Partie de bateau »
- « Périssaires »
- « Vue de toits »
- « Vue de toits, effet de neige »
- « Canotier ramenant sa périssaire »
- « Rue Halévy, vue du 6ème étage »
- « Portrait de M.F. »
- « Portrait de M.G. »
- « Portrait de M.D. »
- « Portrait de M.E.D.. »
- « Portrait de M.R. »
- « Portrait de Mme C. »
- « Portrait de Mme B. »
- « Portrait de Mme H. »
- Le triptyque : « baigneurs, bords de l'Yerres », « les périssaires », « pêche à la ligne »
- « Baigneurs » (pastel)
- « Canotiers » (pastel)

- « Vallée de l'Yerres » (pastel)
- « Potager » (pastel)
- « Rivière d'Yerres » (pastel)
- « Prairie » (pastel)

La **cinquième exposition** est présentée du 1 au 30 avril 1880 au 10 rue des Pyramides.

G.C. présente :

- « Dans un café »
- « Portrait de M. JR »
- « Portrait de M. G.C.
- « Intérieur »
- « Nature morte »
- « Vue prise à travers un balcon »
- « Vue de Paris, soleil »
- « Portrait de M. C. D. (pastel)
- « Tête d'enfant » (pastel)
- « Paysage » (pastel)
- « Femme lisant »

Critiques de la presse de ce dernier tableau : « on a beaucoup ri du petit mari de M. Caillebotte, est-ce à dire que M.C. ignore à ce point les lois de la perspective ? ».

Dans l'Art moderne, Huysmans écrit ceci :

« Au fond, par un bizarre et incompréhensible effet de perspective, un monsieur apparait, microscopique, couché sur un divan, lisant un livre, la tête posée sur un coussin qui semble énorme ; au premier plan, une femme vue de profil, lit un journal... »

Sixième exposition au 35 Bd des Capucines du 2 avril au 1^{er} mai 1881.

L'entente entre les peintres du groupe n'est pas au mieux. G.C. essaie de maintenir l'unité mais en 1881 Degas et Gustave ne sont pas d'accord et Gustave se retire.

Il participera à la 7^{ème} **exposition** chez Durand-Ruel du 1^{er} au 31 mars 1882 et expose :

- « Partie de bésigue »
- « Homme au balcon »
- « Chemin montant »
- « Fruits »
- « Portrait de M.G.
- « Portrait de M.F. »
- « Villers sur mer »
- Marine
- « Route de Honfleur à Trouville »
- « Boulevard vue d'en haut »
- « Balcon »
- « Paysage, environ Trouville »
- «Bois près de la mer »

- 2 marines
- « Pommiers »
- « Chemin vert »
- « Pêcheur »

Gustave C. ne participa pas à la dernière exposition. Il s'est tourné vers d'autres activités et délaisse la peinture. La Fare dans le journal Le Gaulois du 2 mars 1882, dans sa chronique sur « l'exposition des Impressionnistes, écrivait à propos de G.C. :

« M. Caillebotte heureusement n'expose que 17 toiles. « L'homme au balcon » vu de dos, pourrait servir d'enseigne à la fabrique d'encre de la Petite-Vertu. Cet homme étonnant porte une redingote encore plus étonnante d'un noir violet, qui semble avoir été trempé dans un vaste encrier. Un de ses portraits d'homme tout noir, semble avoir été peint avec de l'encre, de l'encre de Chine. C'est la gamme des encres. Mais l'œuvre la plus bizarre est assurément son « boulevard vu d'en haut ». L'artiste a voulu faire un coin du boulevard des Capucines, et il n'est arrivé qu'à faire une tranche du boulevard extérieur. Encore si ce n'était que cela ! Mais le « boulevard vu d'en haut » est un boulevard en ribote. M. Caillebotte devait voir double ce jour là. Tous les personnages sont en raccourci : sur un banc vert en pente, un pauvre homme –noir naturellement- fait des contorsions pour se tenir en biais ; s'il ne se dépêche de se retirer, un arbre placé à côté va lui tomber sur la tête. Quelques rares promeneurs en zigzag complètent le tout. C'est très gai. »

Le 25 mai 1886, est inaugurée à New-York, à la National Galerie of Design, une exposition spéciale organisée par Durand-Ruel : « Works in oil and pastels by the impressionists of Paris ». Le catalogue comprend 310 numéros et Gustave Caillebotte choisit d'y exposer 10 œuvres :

- Portrait of a gentleman
- The planers _____ les raboteurs de parquet
- Snow effect
- Landscape – study in yellow and rose _____ les champs, plaine de Gennevilliers en jaune et rose
- Landscape – study in yellow and green _____ les champs, plaine de Gennevilliers en jaune et vert
- Child in a garden _____ Camille Daurelle dans le parc d'Yerres
- Padding canoe _____ périssoires sur l'Yerres
- Trees in blossom _____ marronniers rouges, Argenteuil
- Before the window _____ jeune homme à la fenêtre
- The rowers _____ canotiers ramant sur l'Yerres

Comment travaille G.C. ?

Pour les grands tableaux qu'il a présentés aux expositions, il prend de nombreux croquis des personnages, les met en situation dans des études, procède souvent par quadrillage de la toile (réminiscence des cours aux Beaux Arts ou de l'atelier de Bonnat)

Ce qui distingue G.C. des autres impressionnistes ce sont les perspectives originales et ses compositions recherchées ; c'est un peintre « classique » que les historiens d'art qualifient d'audacieux.

Une question s'est posée : G.C. a-t-il utilisé la photographie ou son frère Martial (photographe amateur) prenait-il des photos pour lui ?

L'exposition du musée Jacquemart-André en 2011 a montré que Martial est devenu photographe à partir de 1891 sur les conseils de son beau-frère Minoret. Donc plus de 10 ans après que Gustave ait peint ses tableaux.

Le laboratoire du musée de Cologne a analysé, en 2008, 8 tableaux du peintre et les conclusions des spécialistes en art sont les suivantes:

- Peu ou pas de repentir (ou remord). Le terme technique est un mot italien « *pentimenti* »
- Des parties de toiles sont non peintes (derrière la butée du chevalet)
- Réalisation de peinture en plein air. Des traces de pollen, pris dans la peinture à l'huile, ont été retrouvées.
- Utilisation de taquets pour le transport de toiles à la peinture fraîche. Le peintre piquait ces taquets aux quatre coins des deux toiles disposées face à face coté peinture.
- Beaucoup de toiles seront signées après son décès par son frère Martial ou par Renoir, son exécuteur testamentaire.

G.C. et les portraits

G.C a peint de nombreux portraits, dans des intérieurs, dans des actes de la vie quotidienne, souvent sa famille, son personnel et ses amis.

« **Dans un café** » : Henri Trianon critique et parolier

Son costume négligé et son allure nonchalante (mains dans les poches) dénotent sa condition sociale et financière moyenne. Le chapeau melon qu'il porte est passé de mode.

Les tables en marbre, la glace à cadre doré, le haut de forme qui s'y reflète, font que ce café fait partie des établissements bourgeois qui bordent les boulevards.

« Jeune homme à sa fenêtre »

G.C. représente ici son frère René, tournant le dos au spectateur et observant l'animation du boulevard. Nous sommes dans l'appartement des C. Le frère vient de quitter son fauteuil pour fixer du regard une silhouette féminine qui s'apprête à traverser.

La critique de l'époque relèvera la netteté du dessin, la perspective bizarre, l'originalité de la composition, isolant l'artiste de ses compagnons impressionnistes.

« Portrait d'homme écrivant à son bureau »

Il s'agit d'Emile Fontaine, membre du cercle de voile. Il agrippe une plume d'une main et tient l'autre sur la ligne comme pour indiquer l'endroit où il doit écrire. Il est en train de noter quelque chose sur un registre. La position voutée, la vision rapprochée du myope et les mouvements malaisés dénotent une activité plus terre à terre et d'un tout autre genre que celle de Cordier (Tableau suivant)

« Portrait d'Henri Cordier »

H.C. est le plus connu des hommes qui ont posé pour G.C.. C'est un éminent sinologue, membre de l'académie des inscriptions et belle lettres, enseignant les langues orientales. G.C. l'a peint vraisemblablement dans son cabinet de travail.

Le caractère savant du personnage est souligné par la position inconfortable qui semble indiquer qu'impatient de noter par écrit une pensée toute fraîche, il n'a pas pris le temps de s'asseoir confortablement.

Madame Henri Cordier fit don de ce tableau au Musée du Luxembourg (J.O. du 12 septembre 1927)

« Portrait de Madame Martial Caillebotte »

Si on ne connaît pas de tableau représentant son père, nous en avons plusieurs de la mère.

Dans cette atmosphère silencieuse, baignée par une lumière douce et égale, Mme C. concentrée sur son travail, ne semble pas prêter attention à la présence de son fils. Gustave C. a représenté avec un soin tout particulier les traits du visage de sa mère.

Il est possible qu'elle travaille à une broderie créée par Gustave lui-même. Les éléments du décor ont été retrouvés dans le document de succession dressé après sa mort.

G.C. et les natures mortes

Le milieu très aisé de G.C. et des bourgeois en général à cette époque, considéraient les produits de la table comme très nobles. Ils fréquentaient les meilleurs endroits qui présentaient de très bons produits. Il était tout à fait naturel de commander aux peintres des natures mortes représentant les plats qu'ils avaient l'habitude de consommer.

« Nature morte aux huitres »

Nous sommes dans un restaurant ou une brasserie, le convive ne va pas tarder à arriver.

A cette époque les huitres restaient un produit très cher et réservé aux nantis. Leur distribution était le monopole de quelques grandes maisons.

« Nature morte au plat de langouste »

G.C. monte le plat surélevé et incliné vers l'avant pour la délectation du spectateur.

Présenté sur une desserte, peut-être dans un restaurant, la langouste flanquée d'une saucière, de piles d'assiettes et d'argenterie, constitue une image de consommation où l'accent est mis sur la complexité de l'acte.

« **Le Homard** »

Ce tableau appartient à un couple de collectionneurs américains (Marlène et Spencer Hays), passionnés par la peinture des impressionnistes français. Une exposition montrant une grande partie de leur collection a eu lieu au Musée d'Orsay en 2013. Les heureux propriétaires sont absolument fascinés par ce tableau de Gustave C. Aussi l'ont-ils accroché au mur de leur salle à manger dans leur appartement de New-York.

Gustave C. mécène

Sa fortune et sa générosité lui ont permis d'aider ses amis peintres impressionnistes en :

- ✓ Louant un local pour peindre (rue Vintimille) pour Monet qui plus tard lui demandera un bateau pour pouvoir peindre sur la Seine
- ✓ Achetant leurs toiles à un bon prix lors des expositions
- ✓ Finançant les expositions et même en participant à la mise en place des tableaux
- ✓ Donnant des avances sur les achats ultérieurs.

Lettre de Camille Pissarro à Monet (1883) : « *je suis ... bien heureux d'avoir eu Caillebotte pour m'aider à passer ce pas de l'été, sans lui, mes ventes ne m'auraient certes pas sauvé du naufrage* ». Selon Marie Berhaut, Pissarro reçut des subsides régulièrement entre les années 1877 à 1879.

Dans une lettre adressée à Monet depuis Trouville, Caillebotte lui annonce l'envoi de 1000F (22 juillet 1884), même somme annoncée dans une lettre du 11 mars 1890 expédiée du Petit-Gennevilliers.

Dans son testament initial, il avait prévu l'exposition de 1878 et disait : « *Je désire qu'il soit pris sur ma succession la somme nécessaire pour faire en 1878 dans les meilleures conditions possibles l'exposition des peintres dits Intransigeants ou Impressionnistes. Il est difficile aujourd'hui d'évaluer cette somme, elle peut s'élever à trente, quarante mille francs ou même plus...* »

Lettre de G.C. à Claude Monet (fin mars 1879) « *Mon cher ami, Je me suis occupé de vous aujourd'hui puisque je vous envoie l'argent plus tôt que je ne l'avais dit. Tachez donc de ne pas vous décourager comme cela. Puisque vous ne travaillez pas, venez à Paris, vous avez le temps de ramasser tous les tableaux possibles... Je*

vous répondez de tout... Je parie que vous aurez une exposition superbe. Vous êtes toujours le même. Vous vous découragez d'une manière effrayante ... Je passerai la semaine à courir pour vous si vous voulez. A vous. G. Caillebotte ».

Gustave C. collectionneur de tableaux

Il achète sa première toile en 1876, une œuvre réalisée par Claude Monet en 1875 intitulée « *Un coin d'appartement* », puis « *les Dahlias* » pour 600 F. Il aime particulièrement des pastels de Degas, en avril 1877, il va acquérir « *femme sortant du bain* », « *les choristes* » et « *femme devant un café, le soir* ». La même année, il enrichit sa collection par des œuvres de Pissarro : « *Côte Saint-Denis à Pontoise* », « *La moisson* », « *allée sous bois à Montfoucault* » ; et par un tableau de Renoir « *la Balançoire* »

En aout 1877, Monet lui vend une série d'esquisses, un panneau décoratif et « *gare Saint-Lazare* » pour 685 F.

En 1879, Gustave C. achète à Renoir le célèbre tableau « *Bal du Moulin de la Galette* ». Cette même année, on sait qu'il a acheté de nombreuses toiles à Pissarro comme « *Vue de l'Hermitage* », « *Port Marly* ».

Visitant l'atelier de Manet en février 1884, il acquiert « *le Balcon* » pour 3000 F et d'autres œuvres de moindre importance.

Il prête volontiers des tableaux de sa collection pour des expositions comme en 1883 ou en 1892 chez Durand-Ruel.

A la fin de sa vie, sa collection est considérée comme une des plus importantes d'œuvres des Impressionnistes. Elle a été estimée à 400000 F. une aubaine pour les musées nationaux qui ne possèdent pas, à l'époque, de tableaux de ces artistes.

Les frères philatélistes

Après la mort de Martial père en 1874, puis celle de leur mère en 1878, les héritiers, les 2 frères Gustave et Martial décident de vendre la propriété yerroise (1879) et l'hôtel particulier de la rue Miromesnil. Ils font un trait sur leur passé en se séparant des biens les reliant à leur enfance. Ils s'installent ensemble dans un appartement parisien. L'héritage étant très important, les 2 frères vont pouvoir s'adonner à leurs passions sans soucis du lendemain.

Ils vont s'intéresser à la philatélie à partir de 1878. Ils collectionnent les timbres, deviennent des spécialistes des timbres mexicains et à ce titre vont publier dans une revue anglaise « the Philatelic Record » une série d'articles qu'ils envoient pendant plusieurs mois (de novembre 1885 à juin 1886).

Pourquoi, entre autres pays, les deux frères vont-ils se tourner vers le Mexique pour effectuer leurs recherches philatéliques ? J'ai trouvé un élément de réponse sur Wikipedia.

Pour comprendre l'existence et la rareté de ce joyau de la philatélie mexicaine il faut se poser la question suivante: Pourquoi fut-il émis six ans après l'émission à laquelle il appartient?

L'année 1884 fut mémorable dans l'histoire du timbre-poste du Mexique, car elle marque le début d'une époque philatélique "la période postclassique" qui couvre les émissions jusqu'en 1910, aussi pour avoir mis en circulation une série de 15 valeurs avec le buste de Miguel Hidalgo, père de la Patrie.

Plusieurs circonstances rendent cette série exceptionnelle. Du point de vue esthétique, elle est remarquable par le buste de l'immortel curé de Dolores, et pour le superbe médaillon, de style géométrique, qui forme le cadre, d'où le nom de cette série. Du point de vue philatélique, il est notable que la série était à l'époque, la première avec autant de valeurs (15), et en plus, elle comprenait des timbres de 2, 5 et 10 pesos, faciales jamais encore utilisées.



Cette série fut en service seulement deux ans, 1884 et 1885, étant donné qu'en 1886 une nouvelle série fut émise, très belle aussi, ressemblant à la précédente. La différence est le remplacement du buste du curé HIDALGO par un chiffre représentant la faciale, dans le même cadre de style géométrique, qui était de mode au Mexique à cette époque. La raison pour le changement était d'ordre administratif: la série avec le buste de M. Hidalgo contrevenait à la disposition de l'article 226 du règlement du code postal, qui déterminait que l'effigie de M. Hidalgo ne serait utilisée que pour les timbres de service.

Pour remédier à cette erreur, apparaît la nouvelle série appelée "Numeritos". A cause, peut-être, de l'urgence à imprimer, la série va seulement jusqu'au 25 centimes. Pour couvrir les tarifs de 5 et 10 pesos, on continuera à employer les valeurs de 5 et 10 pesos bleu de la série médaillon M. Hidalgo de 1884, dont l'administration avait un stock important.

Probablement, l'usage de la série "numeritos" dura plus longtemps que prévu, et le stock des 5 et 10 pesos médaillon M. Hidalgo se termina. En attendant la fabrication des planches du 5 et 10, pesos type numeritos, l'administration, pour palier le manque de ces

deux valeurs, fit un nouveau tirage des 5 et 10 pesos type médaillon M. Hidalgo. C'est cette émission provisoire qui crée cette rareté philatélique. Evidemment ce timbre est différent du 10 pesos médaillon de 1884, d'abord par la couleur, ensuite parce qu'il fut imprimé sur du papier avec filigrane CORREOS-EUM, créant ainsi un lien entre ces deux émissions. Il fut émis en 1892, á Mexico, par l'imprimerie de l'administration, planche gravée sur acier, en feuille de 100 (10 x 10), sur papier blanc avec filigrane CORREOSEUM, dentelure 12, et un tirage total de 300 timbres, desquels 30, entre neufs et oblitérés, ont survécu. (source Wikipedia).

Cette revue philatélique publiera une page spéciale en l'honneur de G.C. après son décès, précisant tous les efforts déployés par les deux frères pour enrichir leur propre collection de timbres très rares, pour leurs recherches et leurs articles qui ont été portés à la connaissance du monde.

Ils revendront leur collection à un anglais Kapling pour la somme de 400 000 francs (4,5 millions d'euros) qui y intégrera sa propre collection trouvant le classement des frères C. meilleur que le sien. Plus tard il fera don de l'ensemble de sa collection au British Museum. Aujourd'hui la collection est à la British Library. La fusion des deux collections n'étant pas achevée, il précise dans son testament de la poursuivre et lègue une somme importante pour cela. Cette opération va demander 7 ans. Aujourd'hui il n'est plus possible de distinguer les timbres qui ont appartenu aux frères Caillebotte.

Lors de la création en Grande Bretagne, en 1921, du palmarès des philatélistes distingués, les frères C. y figureront parmi les « Pères de la Philatélie ». Les noms de quarante-deux philatélistes défunts sont imprimés sur les rubans qui ornent les deux colonnes décorant la page du rôle, signée par le roi George V et le conservateur de la Collection philatélique royale, Edward Denny Bacon.

Gustave C. régatier

Installé au Petit-Gennevilliers, en bordure de Seine, là où se tenait le Cercle de voile de Paris, qui organisait des régates entre les deux rives de la Seine suffisamment large à cet endroit, Gustave fut attiré et son frère Martial avec lui, par les compétitions. Il devint membre du cercle de voile de Paris à Argenteuil.

Gustave s'aperçoit rapidement que pour gagner il lui faut améliorer ses voiliers. Il s'entoure de spécialistes : Brault, un ami ingénieur et ancien voisin yerrois, puis un architecte naval des chantiers Texier, Maurice Chevreux, d'où viennent ses premiers bateaux.

Gustave va dessiner les plans de ses futurs voiliers, améliorer les techniques, les voiles, le lest. Celui-ci était constitué par des sacs de sable ou de grenailles, tenus à bord et déplacés en fonction des allures. Gustave Caillebotte va utiliser très rapidement un lest extérieur sur ses voiliers. Peu à peu il améliore son classement. Il se rend en Angleterre, les Anglais sont en avance sur les Français en matière de voile. Il observe, achète un bateau et copie sur ses voiliers les techniques des Anglais.

A cette période, les régates se font entre bateaux de tailles et de caractéristiques différentes. Il fallait donner à chacun une allégeance proportionnelle à la vitesse. Comment la calculer et avec quelle formule de jauge ? Chaque club nautique français avait son mode de calcul. G.C. va essayer d'uniformiser cette jauge. Il est partisan de la jauge à la voilure, ce que refuse le congrès de 1886 en adoptant la jauge au volume. C'est la première jauge nationale française. G.C. s'y rallie mais fait construire un nouveau bateau pour prouver que cette jauge n'a pas de valeur. Quelques années plus tard, la jauge à la voilure (30m²) lui sera substituée. Mais le spinnaker est inclus dans la surface de voile et G.C. est furieux.

En quelques années, G.C. a cumulé les succès en régates et en constructions navales. Ses plans sont publiés par les revues étrangères. Il est devenu le régatier le plus influent de France.

Après les premiers succès, il poursuivit en régatant en Normandie et en Bretagne. Il fut élu président du sous comité de la Société des régates de Dives-Houlgate en décembre 1881.

En 1888, Gustave Caillebotte est le régatier le plus primé de France.

Les commandes affluèrent. Gustave devint architecte naval. Il acheta le chantier naval Luce proche de chez lui, pour effectuer la construction de ses voiliers.

G.C. a été propriétaire d'une vingtaine de voiliers, son préféré fut le Roastbeef. Une association de Chatou (Sequana) l'a reconstruit suivant les plans de G.C. et l'a fait naviguer. Lors de l'exposition de Brème, il était exposé dans le hall du musée. Actuellement, devenu fragile et propriété du musée de Chatou, il est difficilement prêté lors de manifestations.

G.C. choisit souvent des noms assez cocasses à ses bateaux : Arico, Cul-blanc, La Pioche, Lézard, Dahud, Mouquette, Thomas, etc. preuve de son humour et de son non-conformisme.

Ce fut du temps perdu pour la peinture.

Ci-dessous quelques uns des comptes rendus trouvés dans la presse du XIXe siècle

« En juin 1880, à Argenteuil, eurent lieu comme chaque année des régates internationales. Le prix d'honneur a été gagné par Condor, le voilier appartenant à Gustave C. A son arrivée, chose singulière, le voilier n'a pas été

salué par son vrai nom par les élégantes de la berge. Les femmes criaient : vive chose, machin, ... enfin vous savez. » (Extrait du Gil Blas du 3 juin 1880)

« L'année suivante l'épreuve est aussi remportée par Condor. G.C. reçoit une coupe de Sèvres offerte par le Président de la République et une médaille de vermeil donnée par le Cercle de Voile de Paris. » (L'Universel Illustré du 18 juin 1881)

Régates à Trouville : dans la série yachts de 5 à 10 tonneaux la course est remportée par Ines appartenant à G.C. (Gil Blas du 30 juillet 1880)

En 1880, régates d'Argenteuil, le dimanche 24 octobre, Condor de G.C. remporte la course des 2 à 4 tonneaux (Gil Blas du 27 octobre 1880)

En 1880, régates d'Argenteuil, le dimanche 14 novembre, Inès de G.C. remporte la course des plus de 6 tonneaux (Gil Blas du 16 novembre 1880)

Dans le journal Gil Blas du 16 juin 1882, on note : *« lancement de Jack cotre à dérive de 10 tonneaux que M. Caillebotte, le peintre impressionniste, vient de faire construire à Argenteuil en vue du match qu'il doit courir, cet été, contre un 20 tonneaux entre Le Havre et l'île de Wright, avec retour au Havre. »*

« Le Diver acheté par Caillebotte en Angleterre, fut convoyé par M. F. Mongol-Bey, marin expérimenté et ingénieur de talent qui semble s'être fait une spécialité de ramener dans nos ports les yachts dont la traversée parait un peu scabreuse (Gil Blas du 18 mai 1883) .

En 1884, les régates de Trouville - Deauville eurent lieu le 27 et 28 juillet. Le 27 dans la quatrième série (yachts de 5 à 10 tonneaux) 1^{er} Prix à Cul-Blanc appartenant à G.C. (Gil Blas du 2 août 1884)

En 1886, les régates de Trouville – Deauville eurent lieu le 1^{er} et 2 août. Le 2^{ème} jour la troisième série (voiliers de moins de 10 tonneaux) est remportée par Mouquette appartenant à G.C. (Gil Blas du 6 août 1886)

« Les propriétaires des bateaux de la série de 30 m2 de voilure étaient autorisés à concourir entre eux. Cette épreuve relevait bien des surprises : la victoire d'un nouveau concurrent le Arico à M. Caillebotte battant Sauterelle à M. Brault de plus de une minute. Un de nos confrères du matin prétendait il y a quelques jours que ce yacht construit sur les propres plans de son propriétaire ne lui donnait pas satisfaction. Le résultat donne à penser que M. Caillebotte n'était point de cet avis. » (Gil Blas du 2 avril 1891)

Dans son numéro du 23 avril 1891, le journal Gil Blas, fait part du conflit grave qui existe entre les deux branches au sein du Yacht-club et de la pétition adressée au ministre dont voici la conclusion:

« La seule solution qui s'impose, Monsieur le ministre, est celle qui consiste à revenir à la constitution primitive du Yacht-club, telle qu'elle avait été décidée par l'administration de la marine, c'est-à-dire à lui rendre son rang de société indépendante, ayant son autonomie et conservant, sous sa pleine responsabilité, la garde des privilèges et du pavillon qui lui avaient été concédés. » Parmi les signataires figurent les noms de G. Caillebotte et Guy de Maupassant.

« Monsieur Caillebotte serait plutôt un romantique : sa manœuvre est plus hardie, sa voilure est, en général, une sorte de défi adressé au vent ; il laisse porter sur la risée avec une audace que le succès justifie souvent, hâtons nous de le dire. Le sympathique peintre impressionniste n'est pas un « oiseur » seulement en peinture. A ceux qui

critiqueraient son jeu, il pourrait faire une réponse péremptoire : c'est qu'il arrive le premier ». Ainsi s'exprimait un chroniqueur dans le Yacht du 11 octobre 1879.

Gustave C. devint membre du bureau du comité ayant pour mandat de prendre toutes les mesures propres à favoriser la construction de yachts en France et leur participation aux grandes régates internationales à l'étranger ou en France. (Gil Blas du 8 janvier 1891)

En 1892 et 1893, G.C. est membre de l'Union des Yachts Français, membre du Conseil, membre des commissions des Réclamations, des Règlements, des Beaux-Arts, de la Coupe de France, propriétaire du « Roastbeef ». Guy de Maupassant est aussi membre de l'Union et propriétaire de « Bel Ami ». Paul Signac appartient aussi à ce club et possède « Olympia ».

Gustave C. jardinier fleuriste

Ayant acquis les terrains bordant sa propriété du Petit-Gennevilliers, il fit construire au milieu une immense serre chauffée.

Très fier de sa culture florale, il n'épargnait rien pour l'améliorer sans cesse. Il avait fait amener par bateaux -de longs trains de péniches- la terre fertile que le sol de cet aride coin de banlieue ne pouvait lui offrir. (Le bulletin de la vie artistique du 1^{er} aout 1921 par Tabarant).

La recherche de nouvelles variétés le conduit à échanger avec Claude Monet installé à Giverny. Une abondante correspondance existe entre ces deux peintres au sujet de la culture des fleurs.

Voici une lettre de Monet adressée à son ami Caillebotte : " *Voici le nom de la plante japonaise qui me vient de Belgique : Crythrochaete. Tâchez d'en parler à M. Godefroy et de me donner quelques renseignements sur sa culture.* "

Pour se souvenir des fleurs qu'il a aimées, G. Caillebotte ne les prendra pas en photo mais réalisera un tableau comme le ferait un naturaliste.

G.C. utilisera ses fleurs pour réaliser de nombreux tableaux de nature morte représentant des fleurs coupées dans des vases (« *Quatre vases de Chrysanthèmes* », « *Chrysanthèmes dans un vase* »). G.C trouve dans sa serre des motifs qu'il transformera en panneaux décoratifs pour les portes de sa salle à manger.

Le 12 mai 1882, Gustave C. est admis par le Conseil, membre de la Société Nationale d'Acclimatation de France. Ses parrains sont MM. J Dubois, Maurice Girard, secrétaire du Conseil et docteur es sciences et Jules Grisard, gérant des publications de la Société.

A la fin de sa vie, les fleurs vont représenter 45 % de sa production picturale, les bateaux 20%. Les scènes à plusieurs personnages et les natures mortes ont presque disparu.

Gustave C. conseiller municipal

Aux élections municipales de 1888, Gustave C. se présente sur la liste du maire sortant. 12 conseillers sont à élire dans la première section de Gennevilliers centre. Il est élu le 6 mai et choisit de faire partie de la commission chargée des fêtes et de l'enseignement. Il fait augmenter le salaire de l'allumeur de réverbères du Petit Gennevilliers, vote pour l'amélioration de la voirie, paye l'éclairage public et l'uniforme des pompiers.

Il est très rare de voir une délibération d'un conseil suivi d'application immédiate. C'est souvent le cas ici quand Gustave déclare assumer provisoirement l'investissement correspondant.

En juin 1890, sur proposition de G.C. le conseil fait dépendre le service des dépêches du bureau postal d'Argenteuil pour améliorer la distribution.

Il démissionnera lors du vote de la taxe sur les bateaux et l'occupation des berges de la Seine qui ne lui est pas favorable (1891). Cet échec dégoûte G.C. de la politique. Il ne remettra plus les pieds au Conseil Municipal.

A noter que la taxe sur le stationnement des bateaux ne fut autorisée par le Préfet que 11 ans plus tard (1902), soit bien après le décès de G.C.

Le Legs

Quelques jours après le décès de son frère René en 1876, G.C. rédige son testament le 3 novembre dont voici la partie principale en rapport avec sa collection :

« Je donne à l'état la collection que je possède, mais comme je veux que ce don soit accepté et le soit de telle façon que ces tableaux aillent ni dans un grenier, ni dans un musée de province, mais bien au Luxembourg et plus tard au Louvre, il est nécessaire qu'il s'écoule un certain temps avant l'exécution de cette clause, jusqu'à ce que le public, je ne dis pas comprenne, mais admette cette peinture. Ce temps peut être de vingt ans ou plus ; en attendant mon frère Martial, et, à défaut, un autre de mes héritiers, les conservera... »

Quelques jours après le décès du peintre, son frère Martial et Renoir, l'exécuteur testamentaire, s'adressent aux directeurs des musées nationaux pour les informer des dispositions de G.C. sur cette collection. Ceux-ci voient immédiatement les difficultés qui vont devoir être surmontées pour satisfaire les volontés du peintre. Le musée du Louvre ne peut accueillir les œuvres que dix ans après la disparition de l'auteur. Le musée du Luxembourg est plein. Pour ajouter un tableau il faudrait en retirer un déjà exposé, ce qui est impensable. De nombreuses réunions auxquelles sont appelés les peintres concernés n'apportent de solutions. L'opinion publique intervient. Les artistes exposés, les spécialistes en art, manifestèrent leur réprobation de voir apparaître dans les musées, accrochés à côté d'œuvres reconnues, des tableaux de ces impressionnistes dont on ne reconnaissait pas la peinture. La décision d'opérer un choix entre les tableaux du legs devint une évidence, mais que faire de ceux qui se trouveront écartés ? A la suite d'une transaction qui a été approuvée par le Conseil d'Etat, un décret du 25 février 1896 autorisait l'Administration à faire choix définitivement d'un certain nombre d'ouvrages qu'elle

s'engageait à exposer dans les conditions exigées par le testateur, et les ouvrages qui n'avaient été compris dans ce lot, devenaient la propriété définitive des héritiers.

Le Conservateur du musée du Luxembourg a été chargé d'opérer ce choix qui a été fait avec beaucoup de discernement et avec le concours des artistes intéressés. Sur les 65 ouvrages, 40 ont été retenus, soit :

Millet, 2 dessins destinés au Louvre,

Degas, 7 pastels (soit la totalité des œuvres de cet artiste)

Manet, 2 tableaux

Cézanne, 2 tableaux

Monet, 8 tableaux

Renoir, 6 tableaux

Pissarro, 7 tableaux

Sisley, 6 tableaux

Quant au placement de ces ouvrages, il ne pourra être effectué que vers le mois d'octobre, dans l'annexe provisoire qui doit être prochainement construite.

En 1921, disait Tabarant dans son article sur la « vie Artistique » du 1^{er} aout, « les peintures refusées sont accrochées dans l'appartement de la rue Scribe de Mme veuve Martial Caillebotte et dans sa villa de Pornic ».

Martial, le frère

Comme tous les garçons de la famille, Martial fait des études brillantes et se tourne ensuite vers la musique. Il va suivre les cours au Conservatoire national de musique à Paris où il étudie le piano avec François Marmontel et l'harmonie avec Théodore Dubois, puis s'intéresser à la composition musicale.

Après son mariage avec Marie Minoret, en l'église St Paul - St Louis de Paris, Martial va s'initier à la photographie, aidé par son beau-frère.

Martial, lors du concours d'Harmonie au Conservatoire de musique, reçoit le deuxième accessit (Extrait du journal le XIXème siècle du 23 juillet 1874).

Les compositions de Martial sont nombreuses mais peu furent portées à la connaissance du public. L'essentiel des œuvres de Martial Caillebotte est resté inédit.

- *L'Enfant prodigue, épisodes bibliques*, sur des paroles en prose d'Armand Silvestre, G. Hartmann, Paris 1883.
- *Roncevaux*, drame symphonique en 3 parties sur un poème d'Édouard Blau (1836-1906) [texte : Chaix, Paris 1891]
- *Ecce Quam Bonum*, Psaume CXXXII, pour soli, chœur et orchestre [version piano et chant], dédié à son frère, l'abbé Alfred Caillebotte, G. Hartmann, Paris 1887.
- *Airs de Ballets* [5], pour le piano, G. Hartmann, Paris 1887 [mi \flat , sol mineur, ré \flat , fa mineur, mi \flat]
- *Don Paez*, poème dramatique d'après les « Contes d'Espagne » d'Alfred de Musset.
- *Valse*, pour le piano, E. & A. Girod, Paris 1878.

- *Mon âme à son secret*, sur un poème de Félix Arvers (1806-1850) *
- *Le Nuage*, sur un poème de Théophile Gautier
- *Mignone allons voir si la rose*, sur un de Ronsard
- *Chanson*, sur un poème d'Olivier Basselin.*

*Ces 2 œuvres sont sur le disque de **Mario Hacquard (AE 71)**, sous le label *Voice of lyrics* (réf : VOL MM 121) « des chansons qui nous ressemblent » et un extrait est disponible sur internet à l'adresse suivante : http://www.voiceoflyrics.com/mm/121/121_e.html

Le célèbre baryton Benoît Riou est entré en contact avec les descendants de Martial C. qui lui ont donné l'accès à certaines malles familiales qui n'avaient pas été ouvertes depuis des années. Là, plusieurs partitions, à l'état de manuscrits ou d'édition d'époque, se sont offertes à lui dont une messe solennelle de Pâques créée en avril 1896 à Notre-Dame de Lorette où Alfred C. était curé.

Il s'émerveille du soin apporté à chaque annotation : « *Martial C. était un excellent compositeur qui avait étudié sérieusement au Conservatoire. Moi qui suis chanteur, je constate combien sa musique est à la fois exigeante – dans les chromatismes, les audaces harmoniques- et bien écrite pour la voix. Le dialogue entre texte et mélodie est d'une grande subtilité, d'une touchante spiritualité dans les pages religieuses.* » (La Croix du 15 février 2013).

Parmi les somptueuses villas qui sont à l'entrée du port de Pornic, près de la plage de la Noëveillard, l'une fut achetée par Martial C. en 1892. Longtemps conservée dans la famille après son décès, elle a abrité des tableaux ayant appartenu au peintre Gustave Caillebotte. Cette propriété avec toutes ses aisances et dépendances, d'une contenance de 1h 57c 68a, est d'une valeur vénale de 75000 F selon la déclaration de mutation par décès faite le 5 juillet 1910.

Un compte rendu de régates à Pornic dans l'Echo de Paimboeuf nous apprend que Martial Caillebotte était présent à la mairie lors de la réunion du 11 juillet 1904 du comité d'organisation et qu'il en était le vice-président.

En photographe amateur, Martial va prendre des clichés sur les lieux où son frère Gustave a peint ses principaux tableaux. Ses photos conservées par ses descendants sont sorties des tiroirs en 2011 lors de l'exposition « les frères Caillebotte » à Paris au musée Jacquemart-André. On a pu voir sa famille, sa femme, ses enfants dans la maison de Montgeron appartenant à ses beaux-parents, ou en voyage.

Martial Caillebotte disparaît le 16 janvier 1910 à son domicile parisien rue Scribe, n° 9. Lorsqu'on lui demandait sa profession, il répondait volontiers propriétaire. En effet, sur le relevé de sa succession, il est reconnu posséder trois boutiques et huit maisons louées par appartements.

Marie Minoret décède le 5 octobre 1931 à Paris, ses obsèques eurent lieu le jeudi suivant, à midi, en l'église de la Madeleine. (Journal des débats politiques et littéraires du 7 octobre 1931).

Jean et Geneviève, neveu et nièce

Martial et son épouse Marie Minoret auront 2 enfants : Marie Jean (prénom usuel Jean) né le 22 avril 1888 à Paris 9ème Arr. et Marie Elisa Geneviève (prénom usuel Geneviève) née le 28 mai 1890 à Montgeron au domicile de Guillaume Camille Minoret son grand-père.

Après de brillantes études, à la faculté des lettres, après les épreuves orales au baccalauréat latin-grec Jean est reçu le 2 août 1904. Il est admis aux cours préparatoires à l'école supérieure des Mines de Paris en 1909, intègre la promotion 1911 et reçoit le diplôme d'ingénieur en 1914. Pendant la première guerre mondiale, les anciens élèves de l'école sont promus sous-lieutenant de réserve pour prendre rang le 20 juin 1914. Jean est affecté au 25^{ème} régiment d'artillerie qu'il rejoindra le 1^{er} octobre (Ouest-Eclair du 13 juin 1914). De brillants exploits lui ont valu 3 citations. Puis, il a connu une mort glorieuse le 5 mai 1917 en tant qu'observateur à bord d'un avion Caudron G6 de l'escadrille R 217 abattu lors d'une mission dangereuse. Il recevra la croix de guerre avec palme.

Le journal officiel du 28 octobre 1916 fait état des services rendus par cet officier en ces termes : « *A rendu à son artillerie les plus grands services au cours des dernières opérations devant ... exécutant ses missions avec la plus belle conscience et la plus grande bravoure, sans tenir compte des difficultés venant du temps, du feu de l'ennemi ou des avions ennemis , tenant chaque fois à accomplir ses missions jusqu'au bout.* »

Un panneau, dans un des halls de l'école des mines de Paris, est dédié aux élèves morts pour la France. Il fut dévoilé par le Maréchal Foch lors de la remise de la Croix de Guerre à l'école en 1921.

Dans l'église de Pornic, on peut voir aussi un panneau dédié aux enfants de la paroisse morts pour la France pendant la guerre 1914-1918. Dans la première colonne de noms on lit : J. Caillebotte.

Geneviève épouse Jean Albert Léon Chardeau (prénom usuel Albert) le 27 octobre 1915 à Paris 9^e Arr. Comme Gustave n'aura pas d'enfant, le patrimoine de la famille Caillebotte passera entre les mains de la famille Chardeau. Toute exposition de tableaux de Gustave C. ne se fait pas sans l'accord et la participation des Chardeau. Ils sont également représentés au sein du Comité Caillebotte installé à Paris.

Geneviève décède à Paris 11^{ème} Arr. le 8 février 1986.

Remerciements

Je tiens particulièrement à remercier Madame Anne-Christine Dufour, Directrice du Service Culturel de la ville d'Yerres, pour m'avoir accueilli en tant que bénévole ; Gilles Baumont, chargé du patrimoine, pour nos échanges fructueux et l'émulation qui en a résultée ; l'association Potager Caillebotte et sa présidente actuelle Dominique, point de départ de mon intérêt pour le peintre ; la jeune japonaise Mio et son site dédié « caillebotte.net » très bien documenté ; la BNF et son site Gallica qui m'a permis d'avoir accès aux journaux du XIXème siècle ; tous les auteurs qui ont publié sur Gustave Caillebotte et que j'indiquerai ci-dessous ; enfin les archives départementales en ligne sur Internet, où j'ai pu trouver les actes d'état civil des Caillebotte et ainsi constituer l'arbre généalogique de la famille.

Bibliographie :

Caillebotte au jardin par Pierre Wittmer – Ed. d'Art Monelle Hayot (1990)

Gustave Caillebotte (1848-1894) RMN (1994)

Gustave Caillebotte : l'oublié de l'impressionnisme par Jean-Jacques Lévêque – ACR édition (1994)

Caillebotte – Dossier de l'Art (septembre 1994)

Gustave Caillebotte 1848-1894 Dessins et Pastels – Brame et Lorenceau (1998)

L'ABCdaire de Caillebotte – Flammarion (2005)

Le mystère Caillebotte par Daniel Charles – Glénat 1994

Connaissance des Arts (Hors Série) – Dans l'intimité des frères Caillebotte

Maupassant et l'univers de Caillebotte par Dominique Bussillet – Ed. Cahier du Temps (2010)

Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest par Max Roche (1986 – volume 93)
Un yerrois célèbre, de 1860 à 1879, Gustave Caillebotte (1848 – 1894) Impression municipale (1994)
La nouvelle peinture par Edmond Duranty – E.Dentu, Libraire à Paris (1876)
Notre-Dame de Lorette, le quartier, la paroisse, l'église, par l'abbé E. Duplessy, -P. Lethielleux (Paris)-1894

Catalogues d'exposition :

G. Caillebotte un peintre dans son jardin

Gustave Caillebotte exposition Über das Wasser Kunsthalle Bremen (2008)

Dans l'intimité des frères Caillebotte, Peintre et Photographe exposition musée Jacquemart-André (2011)

Gustave Caillebotte An Impressionist and Photography exposition Schirn Kunsthalle Frankfurt (2012)

Gustave Caillebotte Gemeente Museum Den Haag (2013)